

Zeitschrift: Saussurea : journal de la Société botanique de Genève
Herausgeber: Société botanique de Genève
Band: 32 (2002)

Artikel: À la découverte de l'ethnobotanique à travers l'exemple du Val d'Illicz (VS/Suisse)
Autor: Mayor, Romain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1098855>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A la découverte de l'ethnobotanique à travers l'exemple du Val d'Illiez (VS/Suisse)

Romain Mayor

C'est dans les dernières lueurs du crépuscule d'un savoir en pleine érosion que l'ethnobotanique tente de sauver les connaissances de l'homme sur les plantes. Dans notre société actuelle, la perte des savoirs est fulgurante. D'utilisations encore classiques au siècle dernier, il ne reste plus que des souvenirs qui partiront avec leurs derniers détenteurs.

Découverte

Introduction

L'ethnobotanique européenne traite des relations qui lient l'homme au monde végétal, dans le but de recueillir les connaissances du passé et dans l'espoir de participer à leur revitalisation.

C'est dans le cadre d'autres études menées par les Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève, sous la direction du professeur Rodolphe Spichiger et avec l'aide de Didier Roguet, que s'inscrit le présent travail. En effet, Sabine Brüscheiler (1997) et Milena Maver (1998) avaient déjà effectué des travaux similaires respectivement dans le Val d'Anniviers et la région Entremont/Ferret. Notre étude, qui s'est déroulée pendant la période 1999-2000, avait pour but de compléter les précédentes. Comme établi au colloque de la Thuile, aucun travail de ce type n'avait été effectué auparavant en Valais (Spichiger & Roguet, 1990).

Nous allons donc découvrir une facette du patrimoine du Val d'Illiez à travers sa flore et quelques-uns de ses habitants.

Situation, biogéographie et historique

Situation

Le Val d'Illiez est l'une des dernières vallées du Chablais valaisan avant l'embouchure du Rhône dans le lac Léman.

Prenant sa source à l'extrémité sud de la vallée, la Vièze a creusé son lit dans une masse de flysch qui recouvre la nappe calcaire. Elle sillonne le fond du Val d'Illiez, séparant, sur sa rive droite, le massif des Dents-du-Midi, qui appartient à la nappe de Morcles (Mariétan, 1945), d'une crête de flysch liée à la nappe dite « la Brèche » (Vallauri, 1998), située

sur sa rive gauche. Elle récolte toutes les eaux de la vallée sur une dizaine de kilomètres, avant de se jeter dans le Rhône. La Vièze voit sur son passage trois villages : Champéry, avec son clocher du type savoyard symbolisant les liens passés des Valdilliens avec leurs voisins français, Val-d'Illiez, qui regarde fièrement les Dents-du-Midi, et Troistorrents, qui porte encore les traces des anciennes cultures céréalières en terrasses. Elle finit son cours en traversant la ville industrielle de Monthey, placée comme un bouchon au pied de la vallée.

Biogéographie

La région préalpine du Chablais est caractérisée par un climat subatlantique (Guigni, 1991). Ceci se confirme par des angles de continentalité de Gams assez faibles : 23° pour Monthey, 34° pour le village d'Illiez et 32° pour Champéry ; par comparaison, la région de Sion a un angle de 43°, soulignant un climat continental (Ozenda, 1985). La vallée d'Illiez, sous l'influence de ce régime subatlantique, possède toutefois ses propres caractéristiques. On constate des valeurs de précipitations annuelles bien différentes entre le village de Champéry (1700 mm/an) et celui de Val d'Illiez (1270 mm/an). Ces différences doivent essentiellement leur origine au massif des Dents-du-Midi, sur lequel viennent s'écraser les orages estivaux en provenance de la Savoie et du Val de Morgins¹. Ceux-ci s'enfuient ensuite par le Pas d'Encel² et ne descendent guère jusqu'à Troistorrents. En d'autres

¹ Vallée parallèle au Val d'Illiez qui se joint à cette dernière au niveau du village de Troistorrents.

² Défilé reliant par le sud-est le Val d'Illiez à la région de Susanfe, située sur l'autre versant des Dents-du-Midi.

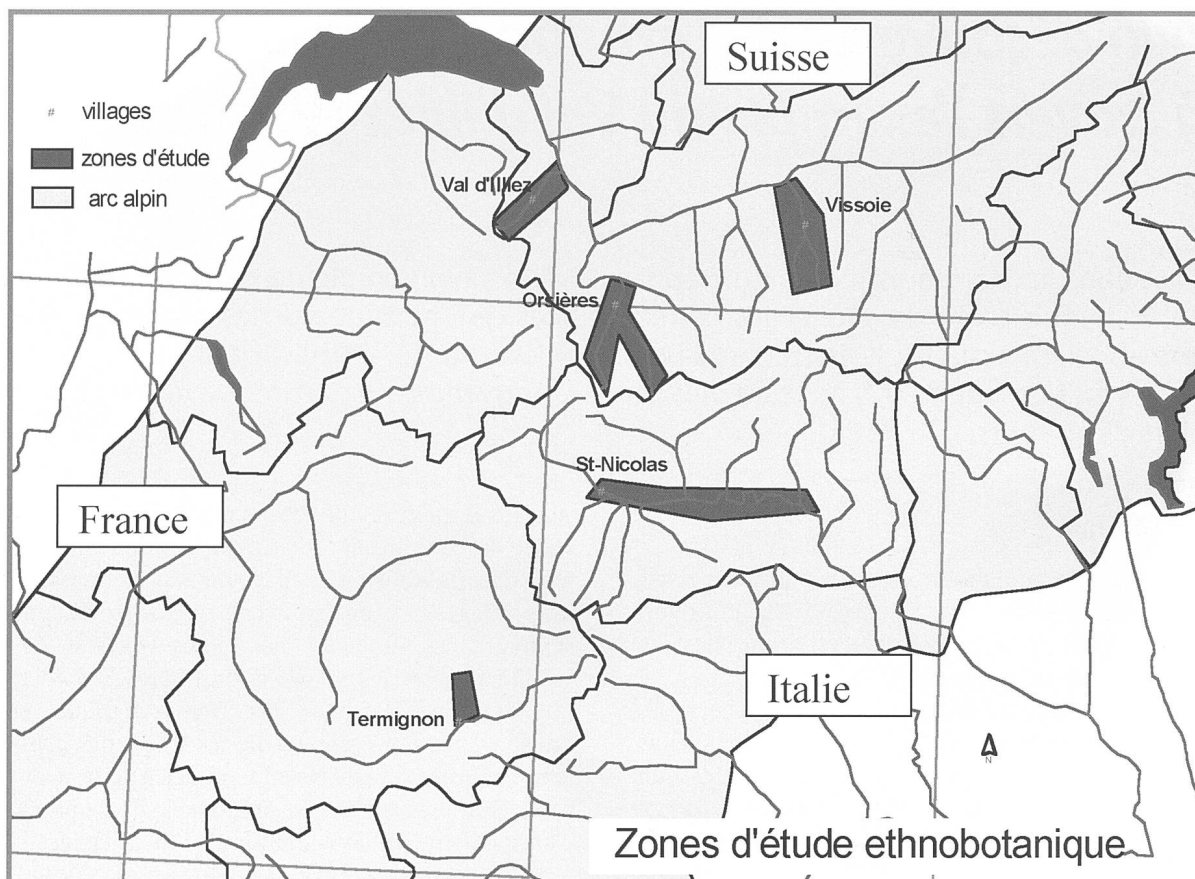


Figure 1. Carte présentant la zone d'étude (Val d'Illeaz) et les autres régions proches également étudiées: Val d'Illeaz : études dans le Val d'Illeaz (Mayor, 2000), Orsières : études dans la région du Val d'Entremont et du Val Ferret (Maver, 1998), Vissoie : études dans le Val d'Anniviers (Brüschweiler, 1997), St-Nicolas : études dans le Val d'Aoste (Armand, 1993 ?), Termignon : études à Termignon en Vanoise (Meilleur, 1985).

termes, on entend souvent le tonnerre gronder sur Champéry, alors qu'il n'y a pas une goutte de pluie sur le village d'Illeaz.

Avec ses 813³ espèces, la flore du Val d'Illeaz est assez riche. Les mosaïques de sols calcaires et acides permettent d'avoir des cultures de châtaigniers (*Castanea sativa*) à l'étage collinéen et de la séslerie bleuâtre (*Sesleria caerulea*) sur les pelouses alpines. Les successions des étages de végétation suivent une distribution classique pour les préalpes: du chêne sessile (*Quercus petraea*) pour le collinéen, du hêtre (*Fagus sylvatica*) et du sapin blanc (*Abies alba*), souvent remplacé par de l'épicéa (*Picea abies*) pour l'étage montagnard, de l'épicéa (*Picea abies*) pour l'étage

subalpin, une frontière de lande à rhododendron (*Rhododendron ferrugineum*) et myrtille (*Vaccinium myrtillus*) pour la zone de combat, et, pour l'étage alpin, des pelouses à séslerie bleuâtre (*Sesleria caerulea*) et laïche toujours verte (*Carex sempervirens*) sur calcaire, ces dernières remplacées par l'association de la fétuque violette (*Festuca violacea*) et du trèfle de Thalius (*Trifolium thalii*) sur terrain acide.

Les activités pastorales ont largement ouvert la forêt, surtout sur l'adret de la vallée. Le domaine skiable des Portes du Soleil a maintenu, voire renforcé cette tendance. Les pâturages offrent des milieux anthropogènes: les reposoirs à bestiaux.

Notons encore la présence de zones humides de montagne. Le marais des Moilles, l'une des plus vastes du Valais, abrite 202 espèces (Guigni, 1991). Les stations à mégaphorbiées sont également fréquentes.

³ Donnée relevée sur le site " Swiss Web Flora " (www.wsl.ch/land/products/webflora/welcome-de.html) qui reprend Welten & Sutter (1982) complété par le Centre du réseau suisse de floristique.

Historique

C'est dans *Essai d'histoire de la vallée d'Iliez* de Tamini & Délèze (1924) que l'on trouve le plus d'informations sur l'histoire de la vallée. Ce seraient les Celtes qui lui auraient donné le nom de "Vo liy", qui deviendra "Vau-de-lié" en patois, puis Val d'Iliez en français. "Vo" voulant dire : pente rapide et "liy" : eau.

On estime à 7 000 ans av. J.-C. la présence de sites appartenant à des chasseurs-pêcheurs-cueilleurs dans la région de Collombey-Muraz, proche de l'actuel Monthey, et seulement à 300 ans ap. J.-C. des incursions plus au fond de la vallée par des Romains en fuite lors de la chute de leur empire. Toutefois, l'implantation durable de paysans se fera plus tard durant le Moyen Âge.

L'élevage du bétail, l'agroforesterie et la culture de céréales étaient les trois principales ressources de la vallée. Cependant les cultures florissantes de seigle (*Secale cereale*) et de blé (*Triticum* sp.) de Troistorrens diminueront avec le temps pour des raisons économiques, mais peut-être également avec l'arrivée progressive de la pomme de terre. Les tanneries de Monthey étaient alimentées par les écorces de la vallée ; ces dernières étaient même acheminées jusqu'à Genève. Les documents attestent également d'importantes cultures de chanvre (*Cannabis sativa*).

Vers la fin du XIX^e siècle, l'amélioration des voies de communication, avec l'établissement de la route, sur la rive gauche, reliant Monthey à Champéry et la construction d'une voie ferrée (l'actuel AOMC : Aigle-Ollon-Monthey-Champéry), va totalement modifier le mode de vie des Valdilliens. L'industrie hôtelière, puis l'apparition des grands domaines skiabiles, ainsi que l'implantation des industries chimiques de Monthey bouleverseront le tissu socio-culturel de la vallée.

Méthodologie

Le travail se présente sous forme d'enquêtes réalisées auprès d'informateurs habitant la zone d'étude et possédant encore les connaissances du passé sur l'usage des plantes.

La difficulté se trouve dans la recherche des premiers informateurs. Par la suite, ces derniers nous dirigeront vers d'autres personnes pour former un réseau. C'est par l'utilisation des médias et avec l'aide de gens d'église que nous avons obtenu les premiers contacts.

Nous avons travaillé à l'aide de questionnaires semi-directifs qui permettent de structurer l'entretien tout en laissant une large liberté d'expression à l'interlocuteur.

Les informations accumulées au fil des enquêtes sont classées dans sept usages : thérapeutique, alimentaire, vétérinaire, fourrager, technologique, symbolique et ludique. Par la suite, chaque usage peut être divisé en domaines ou sous-domaines. Par exemple, l'usage thérapeutique contient les domaines : affections externes, système digestif, voies respiratoires, etc.

Chaque plante nommée par un informateur est donc classée dans un, voire plusieurs usages. D'autres indications relevées lors des enquêtes viennent s'ajouter : milieu et période de cueillette, manière dont la plante est utilisée (infusion, décoction, manière de fabriquer un objet végétal, etc.), ainsi que la ou les parties qui sont employées (racines, feuilles, fleurs, etc.).

C'est avec ces données que l'ethnobotaniste va concrétiser le savoir d'une région. Mais il va aussi essayer de comprendre les liens tissés par l'homme avec le monde végétal, chercher les sources du savoir et les modes de transmission dans le temps et l'espace.

La deuxième phase du travail cherche à valoriser le savoir des anciens. En effet, il ne sert à rien de mettre par écrit le patrimoine et de l'oublier sur l'étagère d'une bibliothèque. Le concept général de l'ethnobotanique est de travailler sur l'échange. Pour la vaste région européenne, la meilleure manière est de participer au renouvellement des connaissances traditionnelles, par exemple en agissant sur l'éducation (Roguet et al., 1997), en divulguant l'information par les médias, des expositions et des conférences. Dans ce contexte, il me semble que la mise en valeur des connaissances traditionnelles sur le monde végétal contribue dans une certaine mesure à la conservation des espèces.

Résultats et Discussion des Enquêtes

Informateurs et données générales

Ce sont 17 informateurs, soit 12 femmes et 5 hommes, qui ont généreusement accordé de leur temps (environ deux entretiens par personne durant trois à quatre heures chacun) et partagé leur savoir. Leur moyenne d'âge est de 73 ans, 11 sont des paysans retraités et tous ont eu, au moins dans leur enfance, des contacts étroits

Infor- mateur	Nom vernaculaire	Origine	Récoltes	Stations	Etages	Usages	Parties	Précisions sur l'usage	Mode d'utilisation
R.A.	Mort fondue/Dezolaï	sauvage	été	pelouse	alpin	thérapeutique	fleurs	refroidissement	infusion, pas trop de fleurs
G-C.M-R.	Mort fondue	sauvage	printemps	lisière	montagnard	thérapeutique	feuilles/fleurs	pulmonaire	infusion
G.S.	Dedzoï	sauvage	été	pelouse	alpin	thérapeutique	fleurs	refroidissement	infusion
P.M-R.	Doir	sauvage	été	éboulis	alpin	thérapeutique	fleurs	refroidissement	infusion
P.F.	Dedzoï	sauvage	été	pelouse	alpin	thérapeutique	fleurs	refroidissement	infusion

Tableau 1. Extrait du tableau des résultats: l'exemple de la renoncule alpestre (*Ranunculus alpestris*).

avec le monde paysan. Certains vont toujours à la cueillette de simples⁴, mais sans que cela soit une nécessité; c'est-à-dire que les nouveaux apports de la société contemporaine ont remplacé les besoins en plantes. Par contre, la majorité cultive encore un jardin dans lequel figurent certaines simples. Nous trouverons au fil du texte quelques témoignages provenant des enquêtes réalisées pendant la période 1999-2000, à la fin de chacun figure le nom de l'informateur.

Le tableau 1 ci-dessous illustre la manière de présenter les résultats relevés lors des enquêtes. On y trouve 167 plantes, dont 30 sont strictement cultivées, 6 achetées et 2 simplement mentionnées, l'informateur assurant qu'on ne les employait pas dans le Val d'Illicez. Ce qui nous donne 129 plantes sauvages utilisées.

Taux d'ethnobotanicité et relation des cueillettes avec les milieux

Un premier élément intéressant à analyser est le taux d'ethnobotanicité qui veut rendre compte du nombre de plantes employées par rapport au nombre d'espèces présentes dans la zone d'étude.

Grâce au découpage par régions, et non par mailles, des cartes de distribution floristique suisses, on sait que le Val d'Illicez dénombre 813 espèces. Avec 129 plantes sauvages utilisées par les Valdilliens, on obtient un taux d'ethnobotanicité de 15,9 % (129x100/813). Les travaux de Brüscheiler dans le Val d'Anniviers indiquent une valeur de 19,5 % (140x100/717) et ceux de Maver dans la région Entremont/Ferret un taux de 12,4 % (148x100/1196). Ce dernier résultat ne veut point dire que l'érosion du savoir est plus importante en Entremont/Ferret. En effet, on constate que le nombre de plantes utilisées atteint un plateau qui ne dépend pas du nombre d'espèces présentes dans le milieu. Une fois que chaque usage (thérapeutique, alimentaire, vétérinaire,

technologique, etc.) a été couvert par l'emploi de certaines plantes, il n'est plus nécessaire de connaître de nouvelles espèces qui ont la même application que celles déjà connues (exception faite pour certaines maladies où l'on cherche à atteindre le mal par plusieurs plantes qui agissent différemment). Il semble également que les plantes employées sont souvent fréquentes dans les différents milieux et poussent de plus à proximité des lieux d'habitation et de travail. Ce sont des espèces qui se retrouvent pratiquement dans toute l'Europe, si bien qu'une contrée possédant une flore très riche présentera un taux d'ethnobotanicité assez faible, puisque les plantes employées appartiennent généralement au groupe des banalités et non aux spécificités de la région.

La figure 2 montre la répartition des plantes cueillies par milieu. Les zones proches des habitations (chemins, abords des maisons, et reposoirs), ainsi que les lieux de travail (forêts, (bûcheronnage) et prés (pastoralisme)) présentent un grand nombre d'espèces. Bien que les pelouses alpines soient peu exploitées en termes de cueillette, il faut souligner que les plantes qui y sont ramassées sont d'importance majeure, comme l'arnica des montagnes (*Arnica montana*) (fig. 3), citée par 16 des 17 informateurs, ou l'alchémille (*Alchemilla conjuncta*) relevée par 13 informateurs. Les 35 plantes de la dernière colonne, relevées le long d'un chemin, comptent 29 espèces thérapeutiques, ce qui représente 1/3 des plantes médicinales sauvages. Ceci confirme ainsi qu'il ne faut pas aller très loin pour se procurer une pharmacie de simples.

Sept usages et leurs interrelations

Dans la figure 4, on constate facilement que les usages thérapeutique et alimentaire sont bien représentés, alors que les groupes symbolique et ludique sont sous-représentés. Bien que la médecine et l'alimentation aient certainement toujours été les préoccupations majeures de l'in-

⁴ Terme englobant les plantes employées par la médecine traditionnelle.

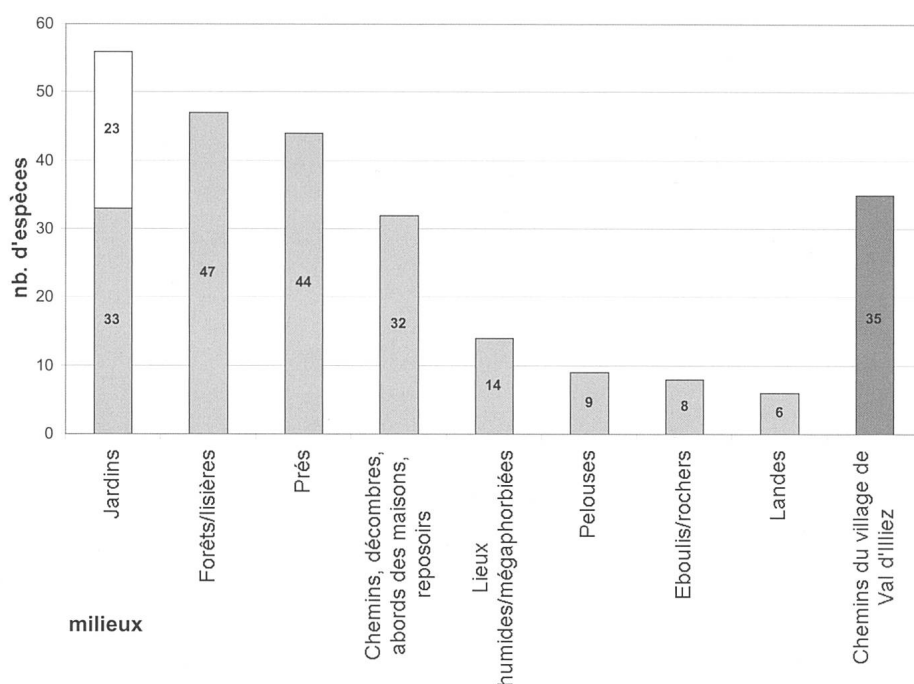


Figure 2. Histogramme des espèces cueillies par milieu (en gris clair: espèces sauvages, en blanc: espèces cultivées, en gris foncé: comptage personnel de plantes utiles sur un chemin couvrant une distance de 500 m, reliant le fond de la vallée au village d'Illeiz).

dividu, on peut s'étonner du faible nombre de plantes mentionnées, d'une part pour la fabrication de jouets, et d'autre part consacrées à la protection et à la vénération des divinités. Il est certain qu'auparavant, plus de végétaux étaient consacrés au ludique et au symbolique (fig. 5); par comparaison, l'étude d'Amir (1996) dans le Lubéron présente au moins 28 végétaux à usage ludique. Le savoir lié à ces plantes s'est perdu et le peu d'informations que nous avons pu en tirer sont les bribes de pratiques oubliées. Nous proposons d'utiliser les usages symbolique et ludique comme marqueurs subtils de l'érosion des savoirs. Concernant plus directement l'individu, la médecine et l'alimentation par les plantes s'effacent au contraire avec plus d'inertie, marquant ainsi moins la disparition des savoirs.

Un certain nombre de plantes peuvent appartenir à plusieurs usages. On constate 47 plantes à fonction thérapeutique/alimentaire, 25 à fonction thérapeutique/vétérinaire et 11 à fonction alimentaire/fourragère.

La médecine traditionnelle est dans bien des cas préventive. Les plantes "multiusages" à fonction alimentaire et thérapeutique illustrent bien ce fait. Par exemple, les espèces condimentaires donnent du goût aux mets et participent en même temps activement à la défense de notre corps: thym (*Thymus pulegioides*). Ces condimentaires jouent aussi souvent un rôle dans la digestion: cumin des prés (*Carum carvi*), genévri-

er (*Juniperus communis*), sauge (*Salvia pratensis*), etc. L'alimentation printanière était principalement dépurative: chénopode du bon-Henri (*Chenopodium bonus-henricus*), dent-de-lion (*Taraxacum officinale*), ortie (*Urtica dioica*), ail des ours (*Allium ursinum*). Les repas lourds de l'hiver "enrassent" le sang et ces plantes alimentaires avaient pour but de le "nettoyer". Soulignons que Lieutaghi dans *L'herbe qui renouvelle* parle de "thérapeutique intégrée".

Les liens tissés entre les plantes vétérinaires et médicinales sont tout à fait logiques. Les essais positifs de guérison par les plantes sur le bétail ont certainement dû être transposés à l'homme, bien que la relation inverse soit également envisageable. La myrtille (*Vaccinium myrtillus*) s'employait contre la diarrhée aussi bien chez l'homme que chez la vache. "Une fois, on a donné deux kilos de myrtilles à une vache qui ne guérissait pas, elle a été quitte." A. Rouiller. "Moi j'en garde toujours dans le congélateur; une personne qui faisait les foins l'année dernière à Troistorrents n'arrivait pas à se débarrasser d'une diarrhée, je lui ai donné ce que j'avais gardé au frais, il a été quitte." A. Rey-Mermet.

Les plantes fourragères reprises dans l'alimentation humaine sont généralement des plantes de disette. Les "lapès", appelés aussi rhubarbe des moines ou scientifiquement rumex des Alpes (*Rumex alpinus*) sont donnés aux cochons, en mélange avec du petit-lait. Pendant la Seconde



Figure 3. L'arnica des montagnes (*Arnica montana*).
Les Reusses, Val d'Illeiez, juillet 2000.

Les fleurs de l'arnica (*Arnica montana*) sont macérées dans de l'alcool pour obtenir une teinture que l'on appliquera sur des traumatismes tels des bleus ou des entorses. On ne l'utilise jamais sur des plaies ouvertes ou par ingestion, car elle est toxique.

L'alchémille (*Alchemilla conjuncta*) est essentiellement une herbe pour les femmes; l'infusion de fleurs et de feuilles régule le cycle menstruel.

Le millepertuis (*Hypericum perforatum*): "On le brûlait et on le suspendait à une poutre de la bâtisse." A.-M. Bellan. Il protégeait ainsi l'étable des mauvais esprits. On l'appelait aussi "Chasse-Diable" et il était employé jadis dans les exorcismes (Lieutaghi, 1991).

Guerre mondiale, on en ramassait des sacs pleins pour l'alimentation humaine; remarquons qu'on fait encore actuellement des tartes avec les pétioles des feuilles. Le cirse épineux (*Cirsium spinosissimum*), également donné en fourrage aux cochons après l'avoir laissé fermenter dans des tonneaux avec de l'eau et/ou du petit-lait, se mangeait pendant la période estivale, quand il fallait rester plusieurs mois à l'alpage, comme un artichaut (dans ce cas, on ne mange que le cœur).

Quelques panacées

Parmi les plantes les plus employées nous avons déjà mentionné l'arnica (*Arnica montana*), l'alchémille (*Alchemilla conjuncta*), la myrtille (*Vaccinium myrtillus*) et le millepertuis (*Hypericum perforatum & maculatum*). Ce dernier a été cité comme protecteur contre les mauvais esprits, mais il est également énormément employé sous forme d'huile (macération des fleurs dans l'huile d'olive) que l'on applique sur les brûlures et coups de soleil.

L'épicéa (*Picea abies*) est un véritable compagnon du montagnard. Protecteur des villages et producteur de bois pour les constructions et l'affouage, ainsi que d'écorce pour la tannerie, on le retrouve cité par tous les informateurs. Ses bourgeons vert tendre (fig. 6) sont récoltés d'avril à juin selon l'altitude; on en fait une confiture alimentaire et expectorante. La poix séchée est consommée en gourmandise et/ou en bonbon pour soulager la toux et pour les soins dentaires. La poix fraîche s'emploie comme cicatrisant et antiseptique des plaies, autant pour l'homme que

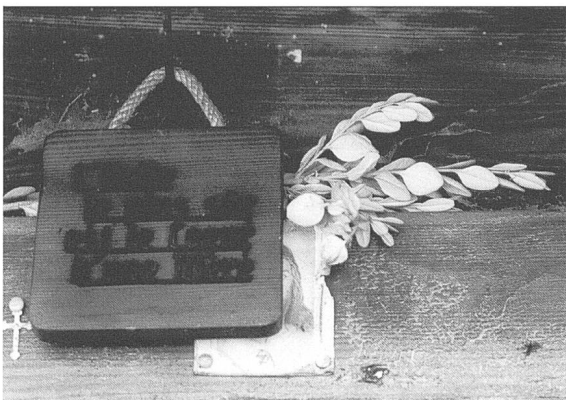


Figure 5. Le buis (*Buxus sempervirens*) suspendu à la porte d'Adeline Rey-Mermet, mai 2000.

Très répandu dans le christianisme, le buis (*Buxus sempervirens*) est béni le dimanche des Rameaux (dimanche précédant Pâques). Suspendu au-dessus d'une porte ou sur une poutre, il protège la maison. Parfois même, on le brûlait lors des orages pour se prémunir de la foudre.

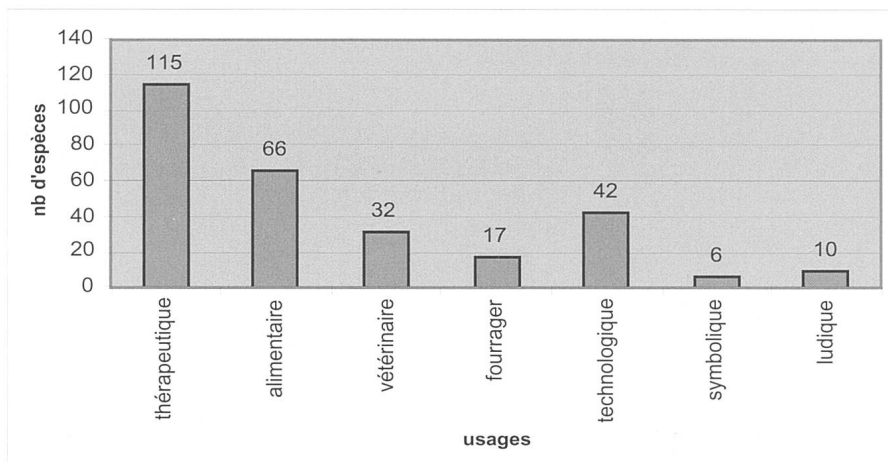


Figure 4. Nombre d'espèces par usage.

pour le bétail. “Une amie avait une blessure de cinq centimètres sur la main qui allait jusqu’à l’os. On lui a d’abord mis une compresse d’eau chaude pour stopper l’hémorragie, puis je suis allé chercher de la poix dans la forêt. Je lui ai mis la poix dans la plaie, elle a été quitte, il ne restait qu’une cicatrice.” C. Avanthey de Val-d’Illiez. “Une vache qui avait reçu un coup sur le visage avait de la peine à mâcher. On lui a mis une boule de poix grosse comme la main sur la blessure. Il y est sorti un verre de vin de pus, après elle était quitte.” C. Avanthey de Val-d’Illiez. Notons encore que la poix était aussi employée pour retirer les échardes et que les bûcherons appréciaient bien la résine des conifères pour l’entretien des mains. Les branches servaient à la confection de balais pour les granges et les étables. L’épicéa accompagnait les enfants dans leurs jeux : ils confectionnaient des bonshommes à l’aide de cônes. Les branches de l’érable (*Acer platanoides*) s’employaient pour imiter des vaches.

Moins polyvalente, la gentiane jaune (*Gentiana lutea*) (fig. 7), relevée par 10 informateurs, se retrouve essentiellement associée aux troubles du système digestif. Ses racines sont récoltées à l’aide de pioches et d’outils en forme de “S”, puis fermentées avec de l’eau dans des tonneaux ; la distillation aboutira à l’élaboration du précieux alcool. Il est intéressant de constater que personne ne l’a mentionnée comme dépura-

tive. Pourtant, en Haute Provence, c’est plutôt cette propriété qui est retenue (Lieutaghi, 1986), elle intervenait généralement dans des cures printanières. La petite sœur de la gentiane jaune, la gentiane pourpre (*Gentiana purpurea*)⁵, s’emploie d’ailleurs en cure printanière dans le Val d’Anniviers (Brüschweiler, 1997). Nous émettons l’hypothèse que l’application dépurative dans le Val d’Illiez s’est effacée au profit d’un usage banalement digestif, soulignant ainsi une érosion des savoirs.



Figure 6. Bourgeons d’épicéa (*Picea abies*). Les Fornets, Val d’Illiez, mai 2000.

⁵ *Gentiana lutea* est calcicole; elle arrive en limite d’aire au niveau du Val d’Anniviers et n’y est donc pas employée, mais elle est remplacée dans l’usage par *Gentiana purpurea*, qui a une distribution plus large; cette dernière est d’ailleurs également employée dans le Val d’Illiez.



Figure 7. Gentiane jaune (*Gentiana lutea*). Val d'Illicz, juillet 2000.



Figure 8. Lycopode en massue (*Lycopodium clavatum*). Photographie : D. Jeanmonod.

Un peu de technologie

L'usage technologique comprend les domaines suivants : outillage, construction, entretien du jardin, intérieur (ex. : sachet pour parfumer les armoires), élaboration des produits laitiers, textile et diverses inventions.

Sans vouloir passer en revue les 42 plantes technologiques, nous allons tout de même vous présenter quelques originalités qu'offrait la vie passée.

Les "salettes" ou oseille des prés (*Rumex acetosa*) : "On mettait le petit-lait dans un tonneau, on rajoutait du vinaigre et les salettes. Cela fermentait tout seul dans le tonneau, puis on fabriquait du sérac avec. On appelait cette opération : les herbes." A. Rouiller.

Les "sozins" autrement dit la "mousse traînante" ou, en langage scientifique, le lycopode en massue (*Lycopodium clavatum*), s'employaient comme filtre à lait. Les rameaux, filant entre les myrtilles (*Vaccinium myrtillus*) et autres Ericacées, étaient ramassés, compactés en boule et enfilés dans le goulot des entonnoirs en bois ; le lait passait à travers et était ainsi purifié des éléments indésirables. Les "sozins" étaient nettoyés par cuisson et réutilisés.

La fougère mâle (*Dryopteris filix-mas*) s'employait comme matelas antirhumatismal ; on dormait sur des draps ou des sacs bourrés de frondes. Elle servait également à la confection d'huile pour les rhumatismes, mais aussi pour la goutte, l'arthrite et les crampes.

La désinfection par le genévrier commun (*Juniperus communis*) : on brûlait ses branches dans la maison après l'hiver ou dans une pièce où un malade avait séjourné, dans le but de purifier l'air. De même, on le brûlait lors du fumage de la viande pour lui donner du goût, mais également pour profiter de ses propriétés antiseptiques (Valnet, 1975) qui lui confèrent un pouvoir conservateur. Ces pratiques sont également relevées par Maver dans la région Entremont/Ferret.

La tanaïsie (*Tanacetum vulgare*) était séchée et disposée sous les draps pour chasser les petits hôtes indésirables comme les puces. Notons qu'on l'employait aussi en médecine humaine comme vermifuge, en infusion.

Pour clore ce chapitre, nous allons examiner l'art de fabriquer une luge de transport. Les jambes, reliant le plateau qui supporte la charge aux patins, sont en frêne (*Fraxinus excelsior*), car

il faut un bois solide et flexible pour ce type de structure ; elles sont disposées obliquement, et non perpendiculairement, pour assurer la stabilité. Les aiguillettes, rebords pour empêcher la charge de glisser, sont en noisetier (*Corylus avellana*) ; cornes et poignées sont en érable (*Acer platanoides*). La luge doit allier solidité et légèreté, c'est pourquoi on emploie ces deux dernières essences, plus légères mais moins robustes, pour les structures qui ne supportent pas la charge. En hiver, afin de favoriser le glissement, on fixe des ferrures sur les patins ; on préfère les enlever en été pour les déplacements sur terre. On transportait surtout le bois, mais aussi le foin et d'autres marchandises. Bien construites, ces luges supportaient des charges de 300 à 400 kg.

Conclusion

Ce bref survol de l'ethnobotanique dans le Val d'Illiez vous aidera certainement à mieux comprendre les relations liant l'homme au monde végétal. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que les voies de communication et les nouveaux secteurs de travail ont bouleversé ces rapports. Les deux dernières guerres ont certainement contribué à faire revivre ces contacts entre l'homme et le végétal mais, de nos jours, les savoirs traditionnels restent relictuels et tendent à disparaître. En effet, les informateurs nous révèlent que le savoir n'est plus transmis aux jeunes générations ; dans les données que nous avons accumulées lors des enquêtes, nous constatons des lacunes dans la précision des modes d'utilisation. De plus, mis à part les usages alimentaire et thérapeutique, les autres ne sont plus d'actualité : la seringue du vétérinaire remplace les bonnes simples, les outils contemporains ne laissent plus de place à la hotte en noisetier (*Corylus avellana*) et au vieux râteau en tilleul (*Tilia cordata* & *platyphyllos*), et nous ne parlons même pas des jouets végétaux qui ne sont que vagues souvenirs dans les mémoires. Les subtilités, comme la disparition de la gentiane jaune (*Gentiana lutea*) en emploi dépuratif, marquent également une évolution érosive des savoirs.

La comparaison, non présentée dans cet article, avec d'autres régions d'études -Val d'Anniviers (Brüschweiler, 1997), Entremont/Ferret (Maver, 1998), Val d'Aoste (Armand, 1993), Termignon en Vanoise (Meilleur, 1985)- confirme une telle tendance. Elle nous montre également

des relations évidentes dans l'usage du végétal entre ces différentes régions.

Malheureusement, les pratiques d'antan étaient certainement plus en accord avec l'environnement, et leur éradication systématique au profit de la surproductivité est à mettre en parallèle avec la disparition de nos milieux. La conservation des savoirs traditionnels, au-delà de ce que le savoir en lui-même peut apporter à l'homme, est certainement une voie précieuse dans l'optique de la conservation des espèces. C'est pourquoi il est important d'élargir à d'autres régions ce type d'étude.

Bibliographie

- AMIR, M. (1996). Les cueillettes de confiance, plaisirs et savoirs traditionnels des plantes en Lubéron. *Les Alpes de lumière*, sér. 129. Mane.
- ARMAND, H. (1993 ?). *Vivre et guérir en montagne, plantes, animaux et choses, leur utilisation à Saint-Nicolas et en Vallée d'Aoste*. Centre d'études Francoprovençales "René Willien" de Saint-Nicolas.
- BRÜSCHWEILER, S. (1997). *Plantes et savoir du Val d'Anniviers*. Diplôme aux Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève.
- GUIGNI, G. (1991). Etude phyto-écologique des bas-marais et marais de pente (Caricion davalliana des Préalpes chablaisiennes). *Matériaux pour le levé géobotanique de la Suisse*, 67. F. Flück-Wirth, Teufen.
- LIEUTAGHI, P. (1986). *L'herbe qui renouvelle, un aspect de la médecine traditionnelle en Haute-Provence*. La maison des sciences de l'homme, Paris.
- LIEUTAGHI, P. (1991). La plante compagne, pratique et imaginaire de la flore sauvage en Europe occidentale. *Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève, sér. doc. 28*.
- MARIETAN, I. (1945). Les montagnards du Val d'Illiez et la nature. *Bulletin de la Murithienne*, 62, p. 10 - 46.
- MAVER, M. (1998). *Etudes ethnobotaniques dans le Val Ferret et Val d'Entremont*. Diplôme aux Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève.
- Mayor, R. (2000). Des hommes et des plantes dans le Val d'Illiez, enquêtes ethnobotaniques. Diplôme de la Faculté des sciences de l'Université de Genève, Conservatoire et Jardin botaniques.

- MEILLEUR, B. (1985). Gens de montagne, plantes et saisons, Termignon en Vanoise. *Le monde alpin et rhodanien*, an. 13, n° 1. Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, Grenoble.
- OZENDA, P. (1985). *La végétation de la chaîne alpine dans l'espace montagnard européen*. Masson, Paris.
- ROGUET, D., A. PERRENOUD, A. & J.-CH. FELLAY (1997). L'enfant à l'écoute de son village, les plantes sauvages utiles. *Centre régional d'études des populations alpines*, 8. Sambracher.
- SPICHIGER, R. & D. ROGUET (1990). *Plantes compagnes de société dans l'arc alpin : l'exemple valaisan. Ecologie et biogéographie alpines - La Thuile*, 2-6 septembre 1990.
- TAMINI, J.-E. & P. DELEZE (1924). *Essai d'Histoire de la Vallée d'Illiez*. Imprimerie St. Augustin.
- VALLAURI, D. (1998). Voyage en Val d'Illiez. *Découvrir la nature en Valais*, 1. Pillet, St-Maurice.
- VALNET, J. (1975). *Aromathérapie, traitement des maladies par les essence des plantes*. Ed. 7. Maloine, Paris.
- WELTEN, M. & R. SUTTER (1982). *Atlas de distribution des ptéridophytes et phanérogames de la Suisse*. 2 vol. Birkhäuser, Bâle.

Texte et photographies

Romain Mayor

Conservatoire et Jardin botaniques
de la Ville de Genève
Case postale 60
CH - 1292 Chambésy / GE

romain.mayor@cjb.ville-ge.ch